

J. X. Perrault. — J'ai été décoré de la Légion d'Honneur à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris, en 1878. Au moins une douzaine de sujets anglais ont reçu la décoration en même temps. Depuis cette époque mes collègues et moi nous avons constamment porté le ruban rouge sans aucune intervention des autorités et nous aurions bien mauvaise grâce de ne pas continuer. D'autant plus que le règlement s'applique aux décorations offertes par les souverains étrangers. Or le président de la République française n'étant pas un souverain, il semble que la Légion d'Honneur ne tombe pas sous le coup de ces règlements.

RÉVOLTE

M. H. Beaugrand, officier de la Légion d'honneur : S'il y a des messieurs qui ont reçu de la France, notre mère patrie, des distinctions honorifiques, et qui sont assez timorés pour s'occuper du décret en question, tant pis pour eux ; car je les considère indignes des honneurs que leur a conférés le gouvernement de la République française.

Quant à moi, en face de cette blague gouvernementale, arrivant comme un cheveu sur la soupe, pour gâter les fêtes de la semaine dernière, je n'ai qu'à dire que dans l'avenir, comme par le passé, je continuerai à porter mes décorations françaises, comme je les ai portées d'ailleurs à Ottawa comme à Québec, à Londres comme à Paris, à Calcuta comme à Hanoï.

Et si vous voulez connaître l'opinion de votre chroniqueur, la voici : "Comme je n'ai jamais porté les palmes d'or des insignes d'officier de l'Instruction publique, mais simplement la rosette violette, comme on le fait toujours avec l'habit bourgeois, je continuerai à orner ma boutonnière de la dite rosette."

* * * Mon Dieu ! mon Dieu ! que la France empêche donc l'Angleterre de dormir, alors qu'elle ne s'occupe de personne et va droit son chemin.

Depuis quelque temps surtout, les journaux anglais ne cessent de nous annoncer les nouvelles les plus abracabrantes à propos de Dreyfus, d'Esterhazy, de la pluie, du vin, du capitaine Marchand, de l'empereur de Chine, de Zola, etc., etc., et c'est à qui annonce le plus bruyamment possible, en s'égosillant même, que la France est corrompue, viciée et tout le tra-là-là de mise en pareille occurrence.

Il y a plus de vingt-six ans que je vis au Canada et je ne me rappelle pas avoir jamais passé un seul jour sans lire ou entendre dire que la France allait périr s'il n'y avait pas une révolution et une restauration de monarchie, puisque tout était pourri.

Et depuis vingt-six ans, la France a tellement grandi, est devenue tellement forte, qu'elle brave toutes ces attaques en souriant de pitié.

La France a eu un traître Dreyfus et un faussaire le lieutenant-colonel Henry, mais sur les bords de la Tamise on fait les choses bien plus en grand.

Soixante-quatorze pairs d'Angleterre, pris d'un seul coup, la main dans des affaires véreuses !

Elle va bien l'aristocratie anglaise.

Et si nous voulions parler d'un certain scandale qui a eu lieu dernièrement parmi les charités d'une certaine église anglaise — scandale, comme on n'en a pas vu depuis des siècles — on pourrait s'amuser.

Nous avons trop de pudeur pour cela et les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ ne sont pas habituées au récit de pareilles vilénies.

CAUSERIE DE PARIS

"Sale pays !" me disait un ami, l'autre matin, et aussitôt qu'il l'avait lancé son "sale pays !", il en profitait pour le répéter avec plus de conviction encore. Il le disait à propos de tout et à tout propos, et même à propos de rien ; il le mettait à toutes les sauces. Il est bien évident qu'un Canadien en arrivant à Paris, éprouve une certaine désillusion s'il n'est porté qu'à considérer le côté matériel et pratique des choses. Sous ce rapport la vie parisienne est

d'une infériorité désespérante, depuis les omnibus, jusqu'à... jusqu'à n'importe quoi enfin, cela saute aux yeux.

Le jour de son arrivée à Paris, le plus doux même des Canadiens est énérvé, des titillations nerveuses s'annoncent le second jour et enfin au troisième il se livre généralement à une gesticulation déréglée. Il roule des yeux furibonds en nourrissant des projets de vengeance d'une noirceur extraordinaire que seule une animosité cuite et recuite peut engendrer.

Les premiers objectifs de cette hostilité, sont les garçons de café — cette espèce de bipède est inouïe — dont on ne se fait pas la moindre idée et qui sont bien pis que leurs congénères nègres d'Amérique.

Puis viennent les cochers de fiacre qui sont des gens redoutables, ne ployant pas l'échine et qu'on ne fait pas sourire avec obséquiosité pour deux sous. Ils ont cette particularité étonnante et je crois unique chez les parisiens : ils ne causent pas. Ils ne sourient jamais non plus, et rogues, ils semblent gonflés de l'importance de leurs hautes fonctions — ils sont d'ailleurs juchés à six pieds de terre. Ne communiquant avec leurs confrères que par gestes, ils en ont en tout une bonne douzaine qui paraissent suffisants à traduire leur état d'âme. S'agit-il d'un embarras de voitures ? ils lèvent un bras, cela suffit : l'automédon qui est derrière a compris qu'il lui fallait arrêter son cheval. Mais si un humble piéton, en train de se faire écrabouiller dans l'inextricable encombrement de la rue, a le malheur de pousser un gémissement involontaire, ou qu'un confrère a l'audace de prononcer un mot, n'importe lequel, alors... l'engueulade commence...

Je voudrais bien trouver un autre mot, mais c'est le seul qui convienne et vraiment il est consacré.

Donc ils gueulent, tandis que les chevaux, en somme, peu intéressés dans la question, en profitent pour se reposer d'un air nonchalamment recueilli.

Plusieurs fois, j'ai cru être sur le point d'assister à quelque bagarre sanglante, mais toujours, après un instant d'attente anxieuse, survenait un agent de police qui, d'un signe, faisait tout rentrer dans l'ordre et repartir les chevaux, mélancoliques de leurs visions de prés verts, si tôt détruites.

Puis, chacun de ces messieurs s'en va de son côté, lançant, aux tournants des rues et quand il est trop tard pour se garer, un "hi-i-eupe !" guttural et particulièrement affolant.

Mais les plus dangereux, les plus féroces, ce sont les hommes-chevaux. Attelés à une petite voiture, ils vont tête baissée, ne gesticulant pas et pour cause, ne criant pas non plus, protégés qu'ils sont par la voiture et le brancard dont les timons, forts longs, sont généralement pointés à souhait, ils vont sans cesse du même pas sautillant et acharné, saisissant la moindre occasion d'enfoncer une côte à quelqu'un.

Et tout cela réuni aux "hi-i-eupes !" des cochers, aux hurlements des camelots et des marchands de journaux, fait qu'un Canadien, en train de traverser certaine rue, certain boulevard, a le sentiment intime et profond qu'il est en danger de mort, ce qui est un sentiment comme un autre, et fort naturel en somme.

De sorte que, au bout de trois jours de cette existence périlleuse, il ne lui reste plus qu'à s'écrier du fond du cœur : "Sale pays !"

Il est à remarquer, d'ailleurs, que, suivant nos poètes, quand un Canadien s'écrie, c'est toujours "du fond du cœur," et comme cet ami dont je vous ai parlé en avait un large de "fond de cœur," il s'écriait généralement d'une voix de basse-taille à épouvanter une contre-basse.

Puis, que voulez-vous ? les sentiments s'émeussent à la longue, on se fait à tout... Mais il arrive souvent que le "sale pays" demeure comme une vieille habitude et qu'on le murmure encore, sans y penser, après quelques mois de séjour, alors qu'on s'est rendu compte que si le Parisien n'est pas pratique, c'est qu'il n'accorde qu'une maigre importance au côté matériel, et si vous voulez mesquin des choses.

Et qu'il est convaincu qu'il n'y a pas que le côté matériel dans la vie, et qu'il tient bien haut pour le reste — si haut qu'il arrive à plusieurs de ne pas le

voir — le flambeau vers lequel toutes les intelligences tendent...

Et voilà comment il se fait que l'autre matin, mon ami à moitié endormi encore, murmurait en regardant sa montre :

"Sale pays !"

— Eh bien, quoi ? repris-je.

— Ma montre est arrêtée...

* * *

Une chose agréable à Paris, c'est le café, où l'on va boire un bock après dîner et entendre généralement de la musique délicieuse.

C'est une institution tout à fait différente des bars d'Amérique, on n'y rencontre jamais, ou presque jamais, de gens gris ; il est admis que les pères de famille y amènent leurs femmes, leurs enfants, et ce qui est bien pour nous surprendre un peu, nous, c'est que, assez souvent, on y voit des prêtres en soutane.

Naturellement il y a cafés et cafés, tout comme il y a fagots et fagots.

Rien n'est charmant, par exemple, comme de prendre un bock au Café de Suède — le café des acteurs — en écoutant la musique de l'orchestre tout en examinant sans en avoir l'air, les faces rasées des "Cabots" chez qui, souvent, on reconnaît l'emploi rien qu'à les voir s'asseoir et allumer une cigarette. Ce sont pour la plupart de braves artistes, tout aussi pot au feu que des notaires. Ils viennent là, le soir, prendre leur café, et donner un des trois morceaux de sucre de la soucoupe à leur toutou.

De bons chiens, les toutous, et qui ont beau être tondus en lions ; ils n'ont pas l'air féroce du tout.

Je n'en ai vu qu'un comme cela au Canada ; mais j'ignore s'il existe encore, il appartenait à M. Fréchette, qui a décidé depuis longtemps de l'exterminer, je ne sais pour quelle raison, ni lui non plus — j'entends le chien.

Devant la terrasse du café, il y a le boulevard avec son incessant défilé de toilettes claires assombri, ça et là, par les vêtements masculins. De temps à autre on distingue un homme de lettres, coiffé d'une haute-forme bords plats, passant majestueux et sévère avec un peu dans son allure du mystérieux de la muse qui le hante. Et ces hommes qui représentent l'expression de la pensée française évoquent, je ne sais pourquoi, ces magiciens et ces astronomes du moyen âge...

Il est vrai que tous les hommes de lettres ne se costument pas de la sorte et que Jules Lemaitre fait de la bicyclette.

* * *

Chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas ? J'en prends beaucoup à me promener, seul, au Louvre, à la recherche de ces caravanes anglo-américaines précédées d'un cicérone, admirant, tout comme le *Baedeker* le recommande expressément, les peintures dont les galeries sont encombrées.

Moi, j'ai une "poire" d'Anglais, je le sais et cela me vexé, n'empêche que j'ai une "poire" d'Anglais quand même. J'éprouve une joie sans mélange à voir ceux qui en ont d'authentiques s'essayer à faire des grâces avec l'air de dindons esquissant, en gloussant d'un air navré, un pas sur une tôle chaude.

Et comme le cicérone qui les conduit généralement les connaît bien, il ne rate jamais "l'occase" de déclarer d'un ton solennel devant un tableau :

Douze cent mille francs !

Alors les yeux s'arrondissent, et à travers un susurrement on distingue des voix, blanches d'émotion, qui murmurent :

"Je !! Wis !!!"

PAUL.

LA LANTERNE ET LA CHANDELLE

Une chandelle un jour disait à la lanterne :

— Pourquoi de ton foyer me faire une prison ?

Ton vilain œil de bœuf rend ma lumière terne.

Ouvre-toi ; qu'à mon gré j'éclaire l'horizon.

La lanterne obéit : l'autre qu'y gagna-t-elle ?

Bonsoir ; un coup de vent a soufflé la chandelle.

LE BAILLY.